UNE SOCIÉTÉ AUX REPÈRES AMBIGUS[1]

JOSEPH MARIE ZAMBO BELINGA
Dépt. Sociologie et Anthropologie
Université de Yaoundé I – Cameroun
E-mail: jzambo@uycdc.uninet.cm / zambobelinga@yahoo.fr

RÉSUMÉ

L'adoption quasi-permanente des modèles et valeurs exogènes par les populations au Cameroun semble s'inscrire dans le registre d'une mentalité attentive au "modernisme". Dans une société où "être Blanc" confère une notoriété sociale, les populations vivent dans l'illusion selon laquelle mimer l'occident est une étape fondamentale dans le processus de métamorphose qui fait partir de la "barbarie" et de l' "archaïsme" à la "civilisation". Partant d'un regard sur ce mimétisme culturel, cet article analyse l'entreprise de "strangulation" des cultures autochtones qu'il suscite d'une part et l'évanouissement de la personnalité camerounaise d'autre part.

INTRODUCTION

Cet article s'interroge sur l'avenir de la culture camerounaise et des populations de ce pays face à l'expansionnisme des valeurs occidentales. Ce dessein peu paraître trop ambitieux, d'une part parce que la diversité socioculturelle qui est l'une des caractéristiques fondamentales de la société camerounaise fait que, sur le plan culturel, il existe, non un Cameroun mais plutôt des Camerouns qui peuvent difficilement être cernés dans un article. D'autre part, ce dessein pourrait générer un certain nombre d'interprétations dont celle qui consisterait à affirmer que les cultures autochtones ont complètement été gommées de la vie des populations: ce qui, dans le contexte du Cameroun, donne à une pareille thèse, un caractère erroné. Si ces observations méritent une attention, il faut tout de suite souligner qu'elles ne rendent pas fidèlement compte de nos préoccupations.

Bien que la diversité soit le trait fondamental de la réalité socioculturelle du Cameroun, cette réflexion, évitant de s'enliser dans les particularités et

[1] Ce texte est une version revue et étoffée de notre contribution à une table-ronde organisée par le Forum des Jeunes Historiens camerounais durant la seconde édition des Journées Portes Ouvertes d'Histoire tenues à Yaoundé du 16 au 19 avril 1996 sur le thème: "L'histoire, les langues et la culture nationales: quels enjeux pour leur revalorisation"? Cette table ronde portait sur "Des enjeux et des défis de la revalorisation de l'histoire, des langues et la culture nationales" et

spécificités régionales[2], analyse essentiellement la tendance générale observée aujourd'hui au Cameroun, à l'abandon, la dévalorisation, au dénigrement par les populations, des valeurs et habitudes locales au profit de celles importées. C'est donc ce diptyque désaffection du local et sur affection ou surestimation de l'importé qui fait l'objet de notre réflexion.

L'observation de la société camerounaise laisse apparaître un certain nombre de "manières de penser, de sentir et d'agir" (Durkheim, 1986: 5) qui peuvent être reconnues comme lui étant propres. Mais il faut reconnaître que la tendance à l'extraversion se présente comme la donnée la plus récurrente du vécu social au Cameroun aujourd'hui. Pour soutenir notre propos, nous voudrions nous situer au niveau de la macro-société.

Notre préoccupation peut se résumer ainsi qu'il suit: l'avènement du XXI[e] siècle ne sonnera-t-il pas définitivement la fin de la société camerounaise en tant qu'entité nantie d'une "personnalité" singulière au travers de laquelle il est possible de l'identifier? Dans une société où les populations sont obnubilées et subjuguées par le "Blanc", pourra-t-on encore parler de la culture camerounaise au cours du siècle prochain?

Notre réflexion se construira autour de l'idée selon laquelle la tendance à l'extraversion qui est l'un des traits marquants des schèmes comportementaux quotidiens des camerounais est un "laboratoire" d'extinction de la culture camerounaise car elle donnera naissance à un type d'individus et corollairement de société dont l'identité sociale sera ambiguë et difficilement saisissable.

Par culture, nous entendons "un ensemble lié de manières de penser, de sentir et d'agir plus ou moins formalisées qui, étant apprises et partagées par une pluralité de personnes, servent, d'une manière à la fois objective et symbolique, à constituer ces personnes en une collectivité particulière et distincte" (Rocher, 1968: 111).

Pour soutenir notre propos, nous situerons notre réflexion sous l'angle de la sociologie critique laquelle recommande au sociologue de rechercher la réalité sociale non dans les discours que la société déploie pour donner un sens à son fonctionnement, mais plutôt dans les pratiques sociales, lesquelles révèlent ce que les sociétés sont "en acte" (Ela, 1994: 44); Berger, 1973; Touraine, 1974; Ziegler, 1981). Nous laisserons donc de côté

---

s'est tenue le 17 avril à l'amphithéâtre 1001 de l'Université de Yaoundé I.

2 Soulignons que l'érosion qui frappe les cultures autochtones varie d'intensité en fonction des régions. Les populations de l'Ouest du pays, celles de la partie septentrionale, du Nord-Ouest, de l'Est ne vivent pas ce phénomène avec la même intensité que celles du Littoral, du centre, du Sud.

les discours qui défendent l'effectivité de la culture camerounaise pour nous intéresser à la manière dont les Camerounais se comportent quotidiennement. Dans cette perspective, nous avons adopté une approche par le bas, c'est-à-dire au ras du sol. En dehors de deux interviews qui ont elles-mêmes été réalisées durant nos travaux de thèse en 1991-1992 et dans lesquelles nous avons puisé quelques données pour réaliser ce travail, notre démonstration s'appuie fondamentalement sur une observation attentive de la société camerounaise. Nous traiterons d'abord des manifestations de la fascination du Blanc par le Noir telle qu'elle est vécue au Cameroun pour ensuite dégager la rationalité destructive de la personnalité camerounaise qui la sous-tend.

1. Etre comme eux

Qu'est-ce qui est considéré comme modèle ou valeur par les populations au Cameroun aujourd'hui? En d'autres termes, quels sont les schèmes comportementaux auxquels les populations se réfèrent davantage aujourd'hui? En définitive, quel type de société se crée-t-il au Cameroun? Voilà la question fondamentale à laquelle cette partie tente de répondre.

Pour avoir une idée suffisamment élaborée sur ce type de société, il convient d'observer méticuleusement le Camerounais aujourd'hui, c'est-à-dire le suivre quotidiennement dans ses différents milieux, ses agissements afin de découvrir les normes et valeurs sociales qu'il privilégie et qui, corrélativement constituent sa référence.

Une observation au ras du sol de cette société laisse conclure qu'il s'agit d'une société de mimétisme. La détermination avec laquelle les populations camerounaises en général et la jeunesse en particulier entreprennent de mimer les comportements des occidentaux ne peut manquer de susciter un débat auprès de l'observateur de la société camerounaise. Car la neutralité de cette attitude vis-à-vis des modes de vie autochtones desdites populations et corollairement de leur identité réelle, n'est pas établie. Pour mettre en exergue cette tendance à l'extraversion culturelle, nous traiterons, tour à tour, dans cette partie des phénomènes du nom et de la langue.

Le nom: Instrument d'extraversion

Dans les sociétés africaines en général, et camerounaise en particulier, le nom est l'une des données fondamentales par laquelle il est possible de

cerner l'identité d'un individu, voire d'une chose. Dans ce sens, le nom qu'on attribue à un enfant a généralement une signification que les aînés sociaux peuvent délivrer. Dans le même ordre d'idées, le nom constitue, dans de nombreuses circonstances un repère important dans l'appartenance socio-ethnique ou socio-tribale de l'individu. Ainsi perçu, il apparaît comme ce qui situe d'abord un individu dans nos sociétés. En effet, dans certaines circonstances, il suffit de donner son nom pour que son groupe ethnique, soit identifié. Bien que cette pratique ne réussisse pas toujours à tous les coups, il faut reconnaître qu'elle n'est pas une pure illusion.

Pourtant, la frange de la population qui a encore à cœur de donner son nom de famille lorsqu'on pose la question "quel est votre nom?" est curieusement réduite à la portion congrue de la population. Aujourd'hui en effet, les Camerounaises et Camerounais s'appellent davantage Christiane, Solange, Elisabeth, Yves, Jean-Michel, Claude etc.

Dans les services publics, les lieux de divertissement et d'évasion, les campus des Universités, Lycées et Collèges, la référence aux noms du "terroir" a cédé la place aux prénoms hérités de l'implantation du christianisme dans le pays. Les plus malins intervertissent l'ordre de leurs différents noms et prénoms tel que mentionné sur leur document d'Etat-Civil. C'est ainsi qu'un individu dont le nom officiel est "Amougou Jean-marie" n'hésite pas à porter "Jean-Marie Amougou" sur les documents qu'il est appelé à parafer. Une observation rigoureuse des cachets nominatifs de la majorité des responsables des services publics et privés du Cameroun montre qu'aucun d'entre eux ne respecte l'ordre des noms tel que mentionné dans leur acte d'Etat Civil. Cette inversion de l'ordre des noms s'observe également sur les cartes de visite sur lesquelles on retrouve toujours les prénoms avant les noms. Ce phénomène a même retenu l'attention des dirigeants des établissements des différents niveaux d'enseignement au Cameroun, lesquels prennent toujours la peine durant la période de constitution des dossiers de candidature aux différents examens officiels, de préciser aux candidats qu'ils sont tenus de respecter l'ordre des noms tel que mentionné sur leur acte d'Etat-Civil[3]. La même recommandation est aussi faite par les responsables des services publics qui travaillent dans les services d'identification des individus.

L'extraversion culturelle qui caractérise l'existence des populations s'appréhende également au niveau des langues. S'il est exact que la

[3] Parfois, cette précision est mentionnée en caractères fins juste en dessous de l'espace réservé aux noms et prénoms.

langue constitue l'un des éléments fondamentaux d'une culture, il faut souligner que le mépris qui frappe ce qui, au Cameroun, est appelé langues vernaculaires (qui sont en réalité les langues autochtones) au profit du français et de l'anglais (érigés en langues nationales) ne peut que contribuer à effacer définitivement ces données constitutives de la culture camerounaise des consciences des individus. Pour mettre en exergue la place prépondérante des langues nationales au Cameroun, nous traiterons tour à tour des interférences (immixtions) de celles-ci sur celles du "terroir" et de la mode dans les pratiques d'expression des mêmes langues nationales.

Les interférences des langues nationales sur les langues du "terroir"

Nous traiterons principalement dans cette partie des interférences de l'anglais et dans une moindre mesure du français sur deux langues majoritaires des provinces du Centre et du Sud. Un essai d'étude du bulu et de l'ewondo nous a conduit à une observation de taille. Le vocabulaire qu'utilisent ces langues est suffisamment truffé des mots, verbes et expressions puisés dans l'anglais. Voici une liste non exhaustive de quelques expressions utilisées dans le bulu et l'ewondo dont l'origine anglaise ne souffre d'aucun doute.

Noms	Appellation en anglais	Appellation en bulu	Appellation en ewondo
Avocat (homme de loi, juriste)	Lawyer	Loya	Loya
Bol	Cup	Kob	kob
Banquet	Dinner	Dina	Dina
Chef, Patron	Master	Masa	Masa
Cuisine	Kitchen	Kisin	Kisin
Espèce	Cash	Cash	Cash
Evêque	Bishop	Bisob	Bisob
Fenêtre	Window	Vundi	Wundi
Levure	Yeast	Yis	Yis
Litre	Liter	Lita	Lira
Pain	Bread	Belet	Bret/Belet
Soie	Silk	Silik	Silik

Outre ces interférences, il faut signaler une nette tendance à l'utilisation des termes français au cours des conversations en ewondo ou en bulu. Rares sont en effet ceux qui, aujourd'hui, dans les provinces du Centre et du Sud, parviennent à soutenir une conversation entière en langue autochtone. Il ne faut pourtant pas croire qu'il s'agit d'une particularité des populations urbaines scolarisées. Même dans les zones rurales, les populations sont enclines à insérer des expressions ou phrases françaises dans leur conversation. D'ailleurs, une observation profonde de ces sociétés laisse conclure que la maîtrise du français est un atout non négligeable pour quiconque veut raffermir sa notoriété au sein des populations.

La tendance à l'abandon de l'ewondo et du bulu ne date pas d'aujourd'hui. Si durant la colonisation allemande, une partie de la scolarisation des populations indigènes s'effectuait en langues autochtones (Mbala Owono, 1986 et Mbassi, 1973), l'arrivée des français au Cameroun a complètement bouleversé les pratiques en vigueur. Dès les années 1950, les écoles missionnaires, principalement catholiques ont enclenché une croisade contre les langues autochtones[4].

Dans l'enceinte de ces établissements, une pratique interdisant toute conversation en ces langues était rigoureusement appliquée. Il s'agissait de la pratique du "Symbole". Le "Symbole" était un morceau de bois qu'on accrochait au cou de l'élève qui osait utiliser un mot ewondo ou bulu dans l'enceinte de l'établissement.

Cette opération n'était que la première phase de cette pratique du "Symbole". Puis ses camarades se mettaient à danser autour de lui dans l'intention de le huer. L'élève ainsi "décoré" du "Symbole" le portait jusqu'à ce qu'il le remit à un autre de ses camarades pris dans les mêmes circonstances. Au cas où, au terme de la journée scolaire, il ne réussissait pas à le remettre à un autre camarade et qu'il se trouvait par conséquent obligé de l'emporter chez lui, il pouvait, selon la volonté du maître, écoper d'une correction (généralement une bastonnade) le lendemain.

Cette pratique du "Symbole" fut observée dans les écoles après les indépendances. Elle fut même étendue aux écoles publiques. Selon notre informateur, il s'agit là du "symbole de la mort systématique de nos langues en faveur du français". Cette situation s'accentuera après les

[4] Toutes les informations que nous reproduisons ci-dessous nous ont été communiquées par le secrétaire à l'éducation catholique au cours d'une interview qu'il nous a accordée en août 1992.

indépendances. L'usage de nos langues est aujourd'hui considéré comme un comportement digne d'un "attardé".

Quarante-trois ans après l'indépendance, nous sommes passés d'un ordre qui prohibait l'utilisation des langues "maternelles" à l'école à celui où le Camerounais, dans son interaction quotidienne, doit éviter de communiquer avec ses concitoyens en bulu, bassa'a, ewondo (même lorsque ceux-ci parlent la même langue que lui) et utiliser plutôt le français. Mais ce qui est plus intéressant aujourd'hui, c'est qu'il ne s'agit plus de se contenter de parler français. Il faut parler comme les Français, c'est-à-dire imiter leur ton.

Parler français: un exercice dont la réussite vous consacre "White"?

Comment les Camerounais en général et les jeunes en particulier s'expriment-ils en français aujourd'hui? L'analyse des "techniques" d'expression en français dans les milieux de jeunes, voire intellectuels laisse apparaître une donnée importante à savoir la place confortante que cette population accorde au recours au "ton du Blanc" dans la manière de s'exprimer d'un individu au point où parfois, la maîtrise du français peut se réduire à l'aptitude à mimer l'accent du Blanc. Cette pratique est appelée la "Whitisation"[5]. En effet, à l'intérieur de la strate qui utilise le français comme instrument privilégié de communication, on note une forte tendance dans leurs conversations à imiter le ton du Blanc au point où ceux qui ne s'y conforment pas sont traités de "villageois". Les partisans de l'imitation du ton français invoquent, pour créditer leur option, l'argument selon lequel "le français se parle en français". Pour ce faire, il faut tout faire pour, comme ils le disent eux-mêmes "whitiser". La "whitisation" marquant, à leurs yeux, le passage de la "sauvagerie" à la "civilisation".

En effet, il est fréquent d'assister à des scènes au cours desquelles des jeunes sont tournés en dérision par leurs camarades dans les cours de recréation ou les salles de classe des lycées et collèges du pays et surtout dans les campus des Universités: les uns estimant que les autres parlent français avec un ton ewondo, bulu, bamiléké, créant ainsi des complexes

[5] L'expression " Whitiser " (qui en réalité est un verbe) trouve son origine dans un jargon à la mode aujourd'hui au Cameroun dans les milieux des jeunes. Il s'agit en effet d'une langue appelée " Camfranglais " faite d'un mélange de français et d'anglais (parfois de pidgin). *Whitiser* ici est donc un verbe qui a été formé à partir du mot anglais *white* qui veut dire blanc. Le *White* désigne dans cette langue l'homme Blanc. *Whitiser* veut ainsi dire parler par exemple français en imitant le ton de l'homme Blanc. La " Whitisation " quant à elle étant le processus d'imiter l'homme Blanc en parlant sa langue.

chez ceux qui sont victimes de ces railleries. Dans le même sens, tout un artiste a réussi à bâtir sa renommée dans le domaine de l'humour en imitant, dans le but de les tourner au ridicule, le ton des bamiléké lorsqu'ils s'expriment en français[6]. Bien que paraissant anecdotiques, ces exemples nous fournissent pourtant une grille de lecture de la personnalité d'une fraction importante de la jeunesse camerounaise, voire de la majorité des Africains aujourd'hui, personnalité caractérisée par le diptyque surestimation des valeurs et modèles extérieurs et refoulement systématique des valeurs et modèles endogènes.

Etre comme eux

La valorisation et l'idéalisation systématiques des modèles et comportements occidentaux par les populations ont conduit à ériger comme référence suprême dans la société camerounaise le paradigme occidental au point où tout comportement qui se rebiffe à s'aligner sous ce modèle est, ipso facto, considéré comme "archaïque", "attardé", rustre. Dans l'imaginaire populaire en effet, tout se passe comme si on vivait une sorte d'acceptation inconsciente des idées développées par les théoriciens de la "mentalité primitive". Dans ce contexte, la finesse se présente comme une singularité de l'Occident. Tout ce qui porte sa marque est considéré et traité avec beaucoup d'égards et d'intérêt. Il n'est donc plus surprenant que dans la société béti par exemple, une façon courante de présenter la réussite sociale d'un individu consiste à dire qu'il vit comme un Blanc. Une analyse de certaines expressions ayant cours dans cette société nous donne une idée assez nette de la représentation qu'on s'y fait du Blanc. Des expressions telles que: "*a bor ane ntanan*" (il ou elle s'habille comme un Blanc); "*a di ane ntanan"* (il ou elle mange comme un Blanc) pour ne citer que celles-là signifient respectivement chez les Béti "qu'il ou elle met de beaux vêtements" ou encore des "vêtements coûteux" et "il ou elle a une alimentation riche, variée et équilibrée". Dans la même perspective, lorsqu'un parent dit "*ntanan mon wom*" (mon Blanc de fils), ce père ou cette mère désigne ainsi son fils qui a socialement réussi. Toujours dans la même logique, des parents qui soutiennent que leur fille est une blanche (*ntanan ngon*) veulent dire soit qu'elle est belle (ou très belle), soit qu'elle a

[6] Il s'agit en effet de feu Jean-Michel KANKAN (nom d'artiste) dont la majorité des sketches, bien que critiquant les maux dont souffre la société camerounaise en général, étaient joués dans un jargon qui reproduisait l'accent des populations de l'Ouest du pays dans leur manière de parler français.

été à "l'école du Blanc" et en est sortie nantie de nombreux diplômes[7]. On comprend dès lors la hantise qui est celle des populations à l'idée de visiter l'Europe ou tout au moins un pays européen.

Les personnes avec qui nous avons eu à discuter à ce sujet avaient pour leitmotiv: "Visiter l'Europe et mourir". Cette obsession de l'Europe s'explique par la place que la société accorde à ceux qui y sont allés. Un fait mettant suffisamment en exergue cette réalité est la leçon sur la vanité de l'existence des hommes sur terre que le musicien camerounais Esso Essomba, dans sa chanson intitulée "nfië yop" donne à ses compatriotes. Dans sa mélodie, ce musicien soutient: *"nfië yop wo dug bia, bi ne beyen a nnam wu na a tobo tobo onga lig mam mese to onga ke a Paris"*. Traduction: "Nous sommes tous de passage ici sur terre et le jour de notre mort, nous laisserons tous nos biens et titres accumulés ici bas, même si tu es allé à Paris". Ce qui nous paraît intéressant dans cette mélodie, c'est son dernier refrain. Nous savons que l'artiste est le reflet de la société dans laquelle il vit. Par conséquent, le fait de considérer le passage du Camerounais à Paris comme un événement qui est placé au sommet des réalisations de ce dernier prouve que dans l'imaginaire collectif, un voyage à Paris est analysé comme un exploit.

Mais l'engouement des Camerounais à être comme eux, nos "ancêtres les Gaulois" s'apparente à plus d'un titre au mystère de Sisyphe. Si, dans leurs comportements quotidiens, ils prennent du temps pour mimer la société qu'ils considèrent comme le cadre référentiel de leur vie, il faut souligner que de l'autre côté, ce mimétisme, quel que soit son degré de réussite ne saurait, à son terme, faire des camerounais, des Blancs.

2. Vers des lendemains incertains

Dans un contexte où l'obsession d'une vie à l'occidental apparaît comme l'élément caractéristique fondamental de la mentalité des populations, peut-on encore parler d'une identité camerounaise? En d'autres termes, au moment où les populations partagent la conviction selon laquelle leur réussite sociale passe nécessairement par leur aptitude à copier le comportement du Blanc, est-il possible d'envisager un mode de vie à la camerounaise? En un mot, existe-t-il encore une personnalité, mieux une

[7] Dans l'un et l'autre cas, le jeune homme qui se propose d'épouser cette catégorie de fille doit s'attendre à verser une dot consistante à ses futurs beaux-parents, voire à tout le village de la future épouse.

culture camerounaise? Du coup, cette interrogation nous rappelle le titre d'un ouvrage publié par un militant de l'Union des Populations du Cameroun (UPC) à savoir Où va le Cameroun? (Ngouo Woungly Massaga, 1985). Mais, si cet ouvrage analysait l'adieu que la strate politique camerounaise disait à la démocratie et s'interrogeait par conséquent sur l'avenir de la vie politique camerounaise, il faut dire que l'interrogation "où va le Cameroun?" que nous formulons ici statue sur la tendance à la disparition du Cameroun en tant qu'entité réelle reconnaissable au travers d'éléments particuliers constituant l'ossature de son âme !

Système éducatif et création de complexés

Dans la première partie de ce travail, nous avons vu comment, dès l'école primaire, l'interdiction de l'utilisation des langues autochtones était scrupuleusement dictée aux élèves. Cette pratique qui était une matérialisation de l'option prise par l'administration coloniale en matière d'éducation: – *"le devoir colonial et les nécessités politiques et économiques, avoue le gouverneur général Bregnier, imposent à notre œuvre d'éducation une double tâche: il s'agit d'une part de former des cadres indigènes qui sont destinés à devenir nos auxiliaires dans tous les domaines et d'assurer l'ascension d'une élite soigneusement choisie; il s'agit d'autre part d'éduquer la masse pour la rapprocher de nous et transformer son genre de vie..."* (Ela, 1982: 39) –, eut des conséquences néfastes sur l'affirmation, la perception de soi et d'autrui dans nos sociétés. Tout se passe comme si le statut d'un individu dans la société se définissait en fonction de son niveau de maîtrise du français ou de l'anglais. L'une des causes du phénomène de "whitisation" que nous avons décrit dans la première partie de ce travail doit être recherchée à ce niveau. En effet, mieux on parle le français au Cameroun, plus on a l'estime de ses concitoyens au point où on assiste aujourd'hui à des cas où les enfants des familles urbaines sont incapables de prononcer un seul mot de leur langue. Ce type d'enseignement a tôt fait de ceux qui ne maîtrisent pas le français ou l'anglais des complexés, pendant que ceux qui les maîtrisent devenaient des modèles.

Le sociologue camerounais Jean-Marc Ela avait pourtant tôt attiré l'attention des populations sur les conséquences d'un système d'enseignement extraverti: *"un enseignement qui n'émane pas de la culture*

d'un peuple ne peut que produire des ratés, des complexés, des déchets, des épaves, c'est-à-dire, en somme, des gens qui n'ont absolument pas de racines et qui ne s'abreuvent à aucune source véritable" (1973: 19). La véracité de ces propos transparaît d'une attitude de non-fierté des populations vis-à-vis des modèles qui symbolisaient leur véritable société. Pour s'en convaincre, il suffit de se référer aux mépris et dédain qui frappent le travail de la terre au profit de la fonction de bureaucrate.

Des pratiques tel que le maquillage en vogue au sein de la population féminine et qui consiste en l'utilisation par celle-ci de produits plus ou moins pharmaceutiques dans le souci de transformer, du noir au brun (afin de se rapprocher au Blanc), la couleur de sa peau, est un indice révélateur de la non-fierté qu'affichent les populations vis-à-vis de leur identité. Si les femmes s'investissent dans la recherche d'une peau claire, il faut rechercher l'explication de cette attitude dans leur obnubilation par la femme blanche.

Vers la fin de la culture camerounaise

Trouve-t-on encore aujourd'hui un fragment de ce qui peut être considéré comme culture camerounaise à "l'état de nature"? S'il est évident qu'il n'est pas aisé de répondre par l'affirmative à cette question, nous avons tout de même porté notre regard sur la cuisine et le mariage. Quel type de regard les populations portent-elles sur les mets qui aujourd'hui peuvent être considérés comme ravivant la flamme de la culture du pays dans une localité donnée?

Si nous considérons les exemples du "*nkui*", de la "sauce jaune" consommée avec du taro chez les Bamiléké; celui du "*ero*" consommé dans la partie anglophone; le "*mendim me zon*" chez les Bulu du Sud Cameroun, il est aisé de constater que tous ces mets, bien qu'encore consommés davantage par les populations rurales au pouvoir d'achat réduit et les couches urbaines pauvres, sont frappés de dédain, non seulement par les couches nanties, mais aussi par celles mêmes qui les consomment. La matérialisation de ce dédain s'analyse au travers de la perception que les populations développent autour de ces mets. En effet, les consommateurs de ces mets sont dans notre société victimes d'un humour corrosif[8] qui cache à peine le désir de ceux qui l'initient de dévaloriser,

[8] Une illustration patente de la réalité de cet humour est le sobriquet que certains journaux privés ont attribué à l'ancien

négativiser ces données constitutives de la culture "autochtone" et corollairement de valoriser la culture occidentale.

Si le "mendim me zon" consommé chez les bulu sous forme de petit-déjeuner apparaît aujourd'hui comme une survivance de notre passé "archaïque" et "primitif" et pour cette raison ne méritant d'être évoqué que dans un musée de l'art culinaire du Cameroun, il faut par contre souligner qu'un petit-déjeuner composé entre autres de café, lait, fromage, beurre, jambon, etc., est perçu comme un des signes distinctifs (Bourdieu, 1979) de l'appartenance de ceux qui le prennent, à la "civilisation", au "modernisme", au développement.

Le mariage: lieu d'extraversion

Une autre pratique s'inscrivant dans l'exercice de toute société humaine est le mariage. Chaque société a en effet défini un ensemble de normes qui régissent ce phénomène et conduisent ainsi à prendre femme. Si quelques-unes de ces pratiques demeurent en vigueur dans certaines localités du pays, remarquons que la majorité de celles-ci tend à disparaître au profit de réalités exogènes. Pour s'en convaincre, il suffit d'assister à une cérémonie de dot dans les provinces du Centre, du Sud, du Littoral, de l'Est afin de remarquer l'insistance avec laquelle les patriarches qui prennent souvent la parole au cours de ces cérémonies dans la famille de la future épouse, au moment de préciser la liste des objets que la famille sollicite avant de donner sa fille en mariage, s'appesantissent sur les noms des vins, des whiskies, des pagnes, pour ne citer que cela.

Dans le Sud du pays par exemple, ceux qui présentent la liste des biens demandés insistent sur le "*Rhum de plantation*" en ce qui concerne le whisky; la marque "*Gandia*" comme vin rouge, les pagnes "*wax*" anglais, la couverture "*laine double face*". L'insistance est d'autant plus rigoureuse que des jeunes gens s'étant mépris sur ces prescriptions ou tout simplement n'ayant pas pris la peine de contacter les aînés sociaux pour être au courant de ces pratiques, se sont vus éconduits par les familles de leur future épouse en invoquant l'argument du mépris pour avoir choisi des objets dépréciés, c'est-à-dire des biens dont les marques ne sont pas en vigueur dans les pratiques de dot de ces sociétés. D'autres par contre ont

Premier Ministre (1992-1997) Simon ACHIDI ACHU qui était originaire de la province du Nord-Ouest: région dans laquelle on consomme du " Taro ". Aussi, les journaux privés lui collèrent-ils pour sobriquet " Papa Taro ".

vu leurs objets confisqués par les mêmes familles sans que celles-ci n'aient préalablement pris la peine de leur préciser qu'il faudra apporter des objets qui sont reconnus dans les codes sociaux de la dot en vigueur dans cette société et que les premiers seront consommés gratuitement sans que cela entraîne des incidences quelconques sur le mariage que l'intéressé veut contracter.

Ce qui nous intéresse dans la dot ici est son caractère extraverti aujourd'hui. S'il est évident que cette pratique a toujours été en vigueur dans nos sociétés, son esprit au contraire a changé. Dans la société ancienne, le futur époux avait la possibilité, en fonction de son statut social, de verser une dot à sa belle-famille. Cette dot, dans certaines circonstances pouvait se convertir en nature. Ceux par exemple qui ne pouvaient pas offrir des biens à leur belle –famille avaient la possibilité d'aller travailler, en compagnie parfois de leurs frères du village, dans les plantations et champs du beau-père et de la belle-mère en vue de compenser cette défaillance et verser ainsi une dot en nature. Aujourd'hui, une telle éventualité n'est plus admise. Il faut convaincre ses beaux-parents par la "griffe" des objets et articles qu'on leur présente le jour de la dot. La notoriété d'un gendre au sein de sa belle-famille devient dès lors la résultante de son degré d'enracinement à la société dite développée, c'est-à-dire en réalité à son rapport avec la culture occidentale, en d'autres termes à la place qu'il occupe dans la nouvelle structuration sociale dominée par les valeurs de la société industrielle. Dans cette logique, le mariage qui pourtant véhicule tout un ensemble de pratiques révélant la réalité culturelle d'un peuple perd de son originalité et devient, par le fait même, une pratique étrangère et donc destructrice de la culture autochtone.

CONCLUSION

Ne faut-il pas donner du crédit à ce propos de Maurice Kamto (1993: 39) selon lequel: "La passion du futile a ravagé nos mémoires. Nous sommes des peuples amnésiques; des sociétés traditionnelles sans traditions; des civilisations sans balises et sans repères"? Que faut-il attendre d'une société qui fonctionne sous la rationalité du mimétisme? Si la priorité essentielle de l'Afrique est et demeure la question de son développement, ce processus ne peut pas être enclenché dans une société où les membres affichent des comportements qui cachent mal la honte qu'ils ressentent à l'idée qu'ils sont africains. A vouloir, coûte que coûte, vaille que vaille,

gommer ses spécificités de Nègre, on escamote la question de notre développement. Nous pensons que la question du développement ne peut se poser avec pertinence que si elle est soulevée dans le cadre d'une société réelle, c'est-à-dire une entité identifiable au travers d'un ensemble de *normes*, *valeurs*, *modèles* définissant son âme. Ce sont les difficultés et les insatisfactions générées par ce premier mode de vie qui vont alimenter les débats sur le développement de ladite société. Or, dès le moment où on décide d'oublier ce qu'on est, on perd par le fait même toute base à une réflexion sur le développement. Cette observation nous amène à nous prononcer sur ce qui peut motiver ou créditer une entreprise ayant pour dessein de valoriser la culture nationale.

Les enjeux concernant la revalorisation de la culture nationale se situent au niveau des luttes que les peuples africains doivent véritablement mener contre le phénomène que Serge Latouche qualifie "d'occidentalisation du monde". Il s'agit fondamentalement des luttes en vue d'une libération effective et totale. Car, si les indépendances formelles ont permis les départs officiels des colonisateurs, la présence de ceux-ci sur les territoires jadis sous leur domination continue à se matérialiser au travers de l'invasion qu'ils opèrent sur la majorité des secteurs de la vie culturelle desdits Etats. Or, si nous acceptons que la culture est ce qui définit une société et qui par conséquent justifie son existence en lui octroyant une personnalité, la lutte pour l'indépendance totale passe nécessairement par l'acceptation et la reconsidération de ce que nous sommes. Dès lors, la revalorisation de notre culture apparaît comme le point de départ de tout processus de mutations sociales ayant pour ambition de rendre autonome l'Afrique et donc de lui octroyer une personnalité dans la société internationale où notre position est semblable à celle qu'occupe la chauve-souris dont l'identité navigue entre le règne animal et celui des oiseaux en fonction des situations et des intérêts en jeu. Car si les valeurs traditionnelles ont éclaté dans nos sociétés, la valeurs modernes sont encore loin de s'y enraciner. Dans des sociétés où nous assistons encore à des scènes où un Chef d'Etat (élite politique dont l'imitabilité est l'un des caractères importants) demande aux populations de consommer camerounais alors que devant lui est posée une bouteille d'eau minérale "Evian"[9], il nous faut nous soumettre à une cure de patriotisme culturel.

---

[9] Eau minérale produite en France.

BIBLIOGRAPHIE

Berger (P. L.), 1973,
Comprendre la Sociologie. Son rôle dans la société moderne, Editions du Centurion (2e édition), Paris.

Bourdieu (P.), 1979,
La distinction. Critique sociale du jugement, Seuil, Paris

Durkheim (E.), 1986,
Les règles de la méthode sociologique, Presses Universitaires de France (22e édition), Paris.

Ela (J. –M.), 1973,
La plume et la pioche, clé, Yaoundé.

Ela (J.-M.), 1982,
L'Afrique des Villages, Karthala, Paris.

Ela (J.-M.), 1994,
Restituer l'histoire aux sociétés africaines, L'Harmattan, Paris.

Kamto (M.), 1993,
L'Urgence de la pensée, Mandara, Yaoundé.

Mbala Owono (R.), 1986,
L'école coloniale au Cameroun. Approche historico-sociologique, Imprimerie Nationale, Yaoundé.

Mbassi (J.), 1973,
L'œuvre culturelle allemande au Cameroun 1884-1914, Thèse de Doctorat 3e cycle, Université de Paris III, Paris.

Ngouo Woungly Massaga, 1985,
Où va le Cameroun? L'Harmattan, Paris.

Rocher (G.), 1968,
L'Action sociale, Edition HMH, Paris.

Touraine (A.), 1974,
Pour la sociologie, Seuil, Paris.

Ziegler (J.), 1981,
Retournez les fusils! Seuils, Paris.